– II –

BERNARD DE MONTFAUCON ET LA *PALAEOGRAPHIA GRAECA*[*]

Parmi la cinquantaine de volumes in-folio publiés par Montfaucon, la *Palaeographia graeca* (P. G.), parue en 1708, tient une place privilégiée. Ce livre représente en effet un cas exceptionnel. D'abord parce qu'il fonde une nouvelle discipline, si neuve que pour la désigner l'auteur a dû forger un néologisme : le mot latin « palaeographia », d'allure grecque, est sa création, tout comme le mot français « paléographie ». Mais cas exceptionnel plus encore parce que cette discipline y atteint d'emblée son accomplissement. La meilleure preuve en est qu'il faudra attendre plus d'un siècle et demi pour qu'un spécialiste ose composer à son tour un traité de paléographie grecque. Celui qui fut mon maître dans cette discipline, Alphonse Dain, a pu écrire en 1961 : « C'est en 1708 que Bernard de Montfaucon publia sa *Palaeographia graeca*, donnant du premier coup à cette discipline une forme presque définitive. Ce monument d'érudition dû à l'illustre bénédictin garde sa valeur aujourd'hui. »[1]

Comment expliquer qu'une discipline toute neuve ait pu atteindre du premier coup son achèvement ? C'est ce que je vais essayer de montrer en feuilletant avec vous la *Palaeographia graeca*, et en illustrant mon propos de la reproduction de quelques pages de ce traité si remarquable.

Mais une introduction un peu détaillée s'impose devant un public qui n'est pas familier avec les écritures grecques, notamment celles des manuscrits byzantins.

Tel était d'ailleurs le cas de Montfaucon avant son arrivée à Paris, en 1687. Certes, il ne nous a pas dit où et quand il avait, pour la première fois, tenu dans ses mains un manuscrit grec. Mais il n'y a guère de chance que cela se soit produit à Sorèze ou à La Grasse, pas même à Sainte-Croix de Bordeaux, car nulle part il n'est fait mention de collections de manuscrits grecs, même mineures, conservées dans ces lieux. C'est seulement à Paris, où il est appelé par ses supérieurs, qu'il a eu accès à deux grandes collections, celle du roi, qui comptait en 1682 mille huit cent quatre-vingt-huit manuscrits grecs, et celle de Colbert, mort depuis peu (1683), qui en comptait huit cent soixante-dix. Montfaucon apprit très vite à déchiffrer des écritures de

* *Dom Bernard de Montfaucon : actes du colloque de Carcassonne, octobre 1996. 1* (Bibliothèque bénédictine 4), textes réunis par D.-O. Hurel & R. Rogé, Carcassonne 1998, p. 211-223.

1. Dans *L'histoire et ses méthodes* (Encyclopédie de la Pléiade), Paris 1961, p. 532.

date diverse et put ainsi donner, dès 1688, l'édition et la traduction de textes inédits qui constituent sa part dans les *Analecta graeca, sive varia opuscula graeca hactenus non edita*. L'apprenti devint très rapidement un maître apte à enseigner une discipline qui n'avait pas encore de nom. On trouve dans la préface de la *Palaeographia graeca*[2] des indications sur les origines lointaines et la genèse de ce livre. J'en résume ici l'essentiel. Depuis une vingtaine d'années – il écrit en 1708 – Montfaucon a une pratique quasi quotidienne des manuscrits grecs. Très tôt, il s'est rendu compte de l'intérêt qu'il y aurait, pour les éditeurs de textes, à savoir dater les témoins manuscrits dont ils disposent, et il a pensé que l'exemple donné par son confrère Mabillon avec son *De re diplomatica latina* pouvait être imité pour le grec.

À partir de 1693 – c'est-à-dire alors qu'il avait entrepris avec deux de ses confrères d'éditer les œuvres d'Athanase d'Alexandrie, travail dont Benoît Gain nous a entretenus ce matin – Montfaucon se mit à examiner systématiquement, dans les deux grandes bibliothèques parisiennes auxquelles il avait accès, les manuscrits qui portaient des indications de date fournies par le copiste lui-même à la fin de son travail ; il en transcrivait le colophon, c'est-à-dire la souscription finale, et reproduisait de sa main des spécimens de l'écriture. Ensuite, il entreprit de comparer à ces livres datés des livres dépourvus d'indication chronologique, relevant ressemblances et différences ; il acquit ainsi une pratique assurée de la datation des manuscrits grecs.

Au cours de son voyage en Italie, de 1698 à 1701, il poursuivit cette tâche de documentation et de comparaison avec une compétence qui lui permettait de dater, par l'examen de la seule écriture, des livres dont le colophon venait ensuite confirmer l'ancienneté. Il s'est livré souvent à cet exercice en présence d'érudits et beaucoup en ont été témoins. En Italie, comme il l'avait fait à Paris, il a reproduit, aussi fidèlement que possible, des spécimens d'écriture.

Enfin, en 1706, il eut l'idée de publier ces spécimens suivant un classement chronologique, avec une transcription en grec imprimé et des
213 remarques, fruit de son expérience. Il présente enfin le plan de son ouvrage, sur lequel je reviendrai en commentant quelques illustrations.

Je veux en effet insister sur le rôle décisif que le voyage en Italie a joué dans la genèse de la *Palaeographia graeca*… Mon collègue Jean-Loup Lemaitre a déjà présenté le voyage lui-même, le *Diarium italicum* en latin, que Montfaucon a tiré de ses notes, et la relation en français de dom Paul Briois, son compagnon de route, continuée après sa mort par Montfaucon. Pour ce dernier, le voyage en Italie non seulement a contribué à enrichir sa documentation, mais il lui a fourni l'occasion de rencontrer de grands érudits ; grâce à eux, la représentation qu'il avait de l'Antiquité s'est trouvée

2. *Palaeographia graeca*, p. I-III.